



HAL
open science

CR de "The Language of the Gods in the World of Men - Sanskrit, Culture, and Power in Premodern India"

Emilie Aussant

► To cite this version:

Emilie Aussant. CR de "The Language of the Gods in the World of Men - Sanskrit, Culture, and Power in Premodern India". 2009. halshs-01408440

HAL Id: halshs-01408440

<https://shs.hal.science/halshs-01408440v1>

Submitted on 9 Mar 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

teurs bilingues nés à Salonique et à Xanthi ; ces derniers se présentent comme parlant l'*elinoarménika* « gréco-arménien », variété essentiellement comparée à l'arménien du Liban (qualifié de « léger » par contraste avec l'arménien « lourd » d'Arménie), qui représente la norme. Le quatrième article (« Gréco-pontique » de Georges Drettas) rappelle les différentes étapes par lesquelles a passé la dénomination du gréco-pontique – dialecte de l'ensemble grec oriental, essentiellement parlé, au départ, par les membres du groupe religieux des chrétiens grecs orthodoxes – de *Póntos* à *pontiaká* en passant par *roméikon*, *lazikón*, *pontijski jazyk*, *teméteron i- kalači* et *langue pontique*. La cinquième contribution (« Romani » d'Irene Sechidou) offre, dans une première partie, un aperçu des noms, de la distribution géographique et de la classification des dialectes romani (variétés appartenant à la branche indo-aryenne) parlés en Grèce et se concentre, dans une seconde partie, sur les problématiques sociolinguistiques de ces variétés (code-switching, langage codé). Les désignations des dialectes sont toutes formées sur le même modèle : l'ethnonyme ou le toponyme du lieu où vit la communauté qualifie le terme *romani* ou un mot signifiant « langue » ou « dialecte », comme « le romani des Sepeçides (litt. « tresseurs de paniers ») ». Le sixième et dernier article (« Slave » d'Evangelia Adamou et Georges Drettas) dresse un portrait détaillé de la slavophonie en Grèce – où l'implantation des variétés slaves remonte au 6^e siècle – et livre une étude approfondie des glottonymes en croisant les approches historique et contemporaine, endogène et exogène. Certains noms de langue viennent d'ethnonymes tels que *Sklavenes*, *Sagoudatoi*, *Dragoubitai*, *balgar* ; d'autres ont une origine plus obscure, comme *pomatsko* (parlers des slavophones musulmans) ; d'autres encore insistent sur la localisation, tel que *sohina* (litt. « celle de Sohoh », *sohoh* étant le nom d'un village). La contribution s'achève sur des considérations sociolinguistiques (nombre de locuteurs, transmission et usages, système éducatif).

Émilie Aussant
Université Paris-Diderot, CNRS, UMR
7597



Pollock, Sheldon, *The language of the gods in the world of men. Sanskrit, culture and power in premodern India*, Delhi, Permanent Black, 2007, 684 pages, ISBN 81-7824-178-1

L'ouvrage se compose d'une table des matières, d'une préface (*xi-xiv*), de quatre cartes (carte 1 : régions et traits géographiques de l'Inde pré-moderne⁸ ; carte 2 : dynasties et villes de l'Inde pré-moderne ; carte 3 : état du Karnataka pré-moderne ; carte 4 : Asie du Sud-Est pré-moderne), d'une introduction (1-36), de trois parties respectivement intitulées « The Sanskrit Cosmopolis » (37-280), « The Vernacular Millennium » (281-494) et « Theory and Practice of Culture and Power » (495-565), d'un épilogue (567-580), de deux appendices (A : extraits de textes sanskrits, B : dates des principales dynasties, noms de peuples et de lieux), d'une bibliographie (abréviations, sources primaires et secondaires, 603-648) et d'un index général (649-684).

Cet imposant volume, qui marque l'aboutissement d'une réflexion menée depuis 1990, est consacré à l'analyse de deux moments charnières dans la culture et le pouvoir de l'Inde pré-moderne. Le premier se situe aux alentours du début de notre ère, lorsque le sanskrit connaît une seconde naissance dans les domaines littéraires et politiques⁹, renaissance qui s'accompagne d'une expansion de la culture littéraire sanskrite dans toute l'Asie du Sud. Le second moment charnière, au début du second millénaire, est marqué par l'avènement des variétés

8 Par « pré-moderne », l'auteur entend essentiellement le premier millénaire.

9 L'auteur rappelle que de la moitié du deuxième millénaire avant notre ère au 1^{er} siècle de notre ère (période pré-cosmopolite), le sanskrit était un médium de communication réservé à une élite – il représentait le pôle haut d'une situation très probablement diglossique, le pôle bas étant représenté par les variétés protorégionales qu'étaient les prakrits –, employé à des fins essentiellement sacerdotales (rituels védiques et « systèmes associés » : grammaire, phonétique, métrique, etc.). À partir des 1^{er}/2^e siècles, le sanskrit devient une langue d'extension bien plus large, dominant les sphères littéraires, politiques et religieuses ; d'aucuns – dont l'auteur – parlent alors de « renaissance » du sanskrit.

vernaculaires qui entrent en concurrence avec le sanskrit et finissent par le supplanter. Cette étude historique s'articule autour de cinq mots-clés – culture, pouvoir, pré-modernité, cosmopolitisme, vernaculaire – termes auxquels l'auteur consacre une large part de son introduction. L'un des axes majeurs de sa réflexion est de comprendre l'interaction entre pouvoir (qui rend le terme sanskrit *rājya* « royauté ») et culture (et plus particulièrement la littérature – *kāvya* en sanskrit), ainsi que leurs relations avec – entre autres – la légitimation, l'idéologie et le nationalisme.

La première partie revient sur l'ère cosmopolite du sanskrit, cette période marquée par le rayonnement de la langue sanskrite et son utilisation dans des textes politiques et littéraires de toute l'Asie du Sud (Inde, Thaïlande, Cambodge, Tibet, Java, Bali). Cette formation transrégionale se caractérise par le fait qu'elle n'a pas été nommée/conceptualisée : contrairement à ce que l'on peut observer chez les arabes, les grecs et les romains, l'universalisme de la « Sanskrit Cosmopolis » n'a jamais été objectivé. Deux inventions-clés marquent le début de l'ère cosmopolite du sanskrit : la littérature écrite (*kāvya*) et les inscriptions panégyriques royales (*praśasti*). La pratique du *kāvya* représente quelque chose de profondément nouveau dans l'histoire culturelle indienne (ce que reconnaît la tradition indienne elle-même : Vālmīki, auteur de l'une des deux grandes épopées sanskrites, est qualifié de *ādi-kavi* « premier poète » et son *Rāmāyaṇa* de « premier poème ») : 1) son origine est clairement humaine ; 2) ses buts rhétorique, discursif, esthétique et affectif se distinguent profondément de ceux de la littérature religieuse (*śruti*), de la littérature technique (*śāstra*) et des récits légendaires (*itihāsa*) ; 3) elle est étroitement liée à la pratique de l'écriture. La fonction littéraire n'est pas conçue par l'ensemble des théoriciens comme une capacité inhérente à toute langue, quelques variétés linguistiques seulement y ont accès : le sanskrit, quelques

prakrits, l'apabhraṃśa¹⁰ ; c'est, par ailleurs, cette même fonction littéraire qui fait exister une langue en tant que telle : on commence à parler des langues – et à les nommer – à partir du moment où elles ont une existence littéraire. En ce qui concerne les inscriptions panégyriques royales (*praśasti*), dont la fonction principale est de glorifier la généalogie d'un roi, le recours au sanskrit comme medium exclusif se généralise à partir du 4^e siècle (jusqu'à cette période, il y avait un usage exclusif des prakrits). Les histoires respectives des *praśasti* et du *kāvya* sont simultanées et convergent sur de nombreux points (notamment au niveau de leurs usages qui sont non-liturgiques et s'adressent principalement à la cour, voire au peuple). La circulation des modèles de *kāvya* dans l'ère cosmopolite du sanskrit s'est accompagnée de celle des instruments et techniques lié(e)s à cet art (métrique, lexicographie, etc.) ; l'auteur n'hésite pas à écrire que le *Kāvya-darśa* de Daṇḍin (7^e) fut probablement l'ouvrage qui eut le plus d'influence sur la technique littéraire dans l'histoire mondiale après la *Poétique* d'Aristote. Ce phénomène de circulation des modèles s'observe bien plus encore dans le domaine de la grammaire – discipline bien plus développée dans l'Asie du Sud que partout ailleurs dans le monde pré-moderne –, où les associations entre politique et culturel sont particulièrement fortes. Le rôle prépondérant de la grammaire s'expliquerait justement par ses relations étroites avec le pouvoir et l'ordre socio-moral : la grammaire est une « arme dans les mains d'un roi », ce qu'elle permet de préserver, ce n'est pas seulement le langage, mais aussi l'ordre social, car maîtriser les règles de la langue, c'est maîtriser le raisonnement po-

10 Le sanskrit est une variété linguistique de l'indo-aryen ancien ; les prakrits sont des variétés linguistiques de l'indo-aryen moyen et l'apabhraṃśa regroupe des prakrits tardifs à l'origine des parlers néo-indiens. Les trois variétés autorisées partagent les caractéristiques suivantes : transrégionalité, transethnicité, transreligiosité, achronisme. Pour les prakrits et l'apabhraṃśa, les liens régionaux ont été affaiblis puis « détruits » aux 5^e/6^e siècles, sous la pression d'un appareillage « intellectuel » (grammaires, dictionnaires, traités divers) grandissant ; selon certains auteurs, c'est véritablement l'apprent grammatical qui a rendu les prakrits propres à l'usage littéraire.

litique. Le rapport langue-politique est l'un des fondements majeurs de l'ère cosmopolite du sanskrit ; il se mesure à plusieurs niveaux, notamment : 1) l'investissement des rois dans l'apprentissage de la grammaire et dans la production d'œuvres grammaticales¹¹, etc. ; 2) le principe de la « correction » (*sādhutva*), dont la représentation la plus prégnante est celle du roi « éduqué » parlant et composant en un sanskrit normé et policé¹². Selon l'auteur, c'est le pouvoir politique de cette époque qui a encouragé le développement de la discipline grammaticale, développement qui a duré jusqu'à ce qu'un nouveau genre politique s'installe, accompagné d'une nouvelle façon d'appréhender le langage. On s'étonnera cependant de ce que le lien – fondamental – avec la sphère religieuse ne soit évoqué que p. 170 ; la lecture de ces (presque) 200 premières pages donne par ailleurs le sentiment que, avant la phase dite « vernaculaire », l'unique médium était le sanskrit, ce qui n'était fort probablement pas le cas. La première partie s'achève (chapitres 7.1 et 7.2) sur une brève comparaison avec le monde latin : l'auteur rapproche *latinitas* de *kāvya*, *imperium* de *rājya* et souligne quelques-uns des traits que la culture littéraire et la formation politiques latines partagent avec leurs pendants « indiens » : le caractère cosmopolite de la langue, les débuts de la littérature, la place de celle-ci dans la société, les processus de globalisation et de transculturation, la forme et les fonctions de l'empire.

La deuxième partie est consacrée à l'étude

11 Un certain nombre de grammaires ont été commandées par des rois. Mais il ne s'agit pas pour autant de « faire l'unité politique par l'unité linguistique » (comme dans le cas de François I^{er} et la Pléiade) ; commander une nouvelle grammaire sanskrite, c'est s'assurer un peu plus de gloire et se doter un peu de l'éternité du sanskrit, langue stable et pérenne.

12 L'ordre de la grammaire sanskrite est un modèle de l'ordre moral, social et politique : un roi juste (*sādhū*) emploie et promeut l'usage correct du langage (*sādhū-śabda*) ; bien parler, c'est parler juste, c'est dire vrai. L'auteur aborde enfin (p. 183) le lien entre parole correcte et parole rituellement efficace. Selon moi, la corrélation entre grammaire et ordre politique n'est qu'un prolongement de celle entre grammaire et ordre divin.

des formations culturelles et politiques locales, ce que l'auteur nomme « vernacularization » et qu'il définit comme « [...] le processus historique qui consiste à choisir la création d'une littérature écrite, accompagnée d'un discours politique, dans une langue locale, selon le modèle fourni par une culture littéraire superordonnée, généralement cosmopolite. » (p. 23) Il ajoute, quelques lignes plus bas (p. 24) : « [...] la vernacularité n'est pas un état naturel mais un acte volontaire de devenir. Quand les acteurs de la culture choisissent une langue vernaculaire à des fins littéraires [...], le langage se constitue en une langue [...]. » Ce processus de création d'un « monde régional » est notamment illustré par le kannada, langue régionale dravidienne du Karnataka, que l'auteur connaît bien (chapitre 9). La « vernacularisation », selon Pollock, doit être appréhendée comme un double moment : 1) le stade où les langues locales, jusque-là cantonnées à la sphère de l'oralité, sont représentées graphiquement pour la première fois à des fins documentaires ; 2) le stade où elles sont représentées graphiquement pour des tâches plus culturelles et politiques (ces deux moments étant rarement simultanés). Au chapitre 10, l'auteur passe en revue les premières entreprises de description grammaticale des vernaculaires ; celles-ci ont principalement lieu dans le Sud de l'Inde et concernent des langues dravidiennes (telougou, kannada, tamoul)¹³. Si, dans le cas du sanskrit, c'est la littérature qui s'est « faite » à partir de la grammaire, au niveau régional, c'est la littérature qui joue le rôle de modèle et autorise la description grammaticale. Pollock s'interroge ensuite sur ce recours aux vernaculaires : pourquoi, dans presque toute l'Eurasie, le cosmopolitisme a-t-il été abandonné en faveur d'une « vernacularisation » politique et culturelle ? Et pourquoi cela s'est-il passé

13 Pour l'Inde du Nord, il faudra attendre la période coloniale pour que naissent de telles entreprises. Cela s'explique très probablement par le fait que les langues régionales de cette zone du sous-continent sont bien plus proches du sanskrit que celles du Sud. À ce propos, Pollock rapproche la « vernacularisation » active de l'Inde dravidienne et de l'Europe germanique d'une part et la « vernacularisation » plus lente de l'Inde aryenne du Nord et de l'Europe romane, d'autre part.

à ce moment-là ? Afin de mieux cerner les tenants et les aboutissants de ce phénomène, l'auteur se tourne vers la « vernacularisation » européenne. Il entreprend de mettre en lumière certaines de ses caractéristiques, notamment celles qui font écho à ce qui s'est passé en Asie du Sud. Il met notamment l'accent sur : 1) le problème des débuts littéraires¹⁴ et le rôle, dans la création de cultures vernaculaires, d'une formation littéraire superposée (le latin)¹⁵ ; 2) les relations entre ces développements culturels et les institutions politiques du monde médiéval tardif. L'une des différences majeures entre les deux mouvements tient au rôle joué par l'église : si les débuts de la « vernacularisation » en Europe en dépendent fortement, en Asie du Sud, ce sont davantage les transactions politiques et juridiques qui ont joué, sur ce plan, un rôle déterminant. Un autre point de divergence entre les deux processus est la dimension affective liée aux vernaculaires européens : l'auteur affirme qu'il n'est jamais question, en Inde, d'un quelconque « amour pour la langue maternelle » et invoque la dénomination des langues régionales pour étayer son propos (« pureté » ou « caractère corrompu » et ancrage géographique en Inde, ancrage biologique ou ethnologique en Europe).

Dans la troisième partie (« Theory and Practice of Culture and Power »), Pollock passe en revue, à la lumière des données recueillies dans l'ouvrage, quelques-unes des analyses de la pré-modernité en Asie du Sud qui ont pu être proposées. Il termine par une réflexion sur les notions de civilisation, nation et nationalisme ainsi que sur leur relation à la littérature.

Deux mérites, à mon sens, sont à souligner : 1) la démarche de l'auteur est tout à fait originale et particulièrement stimulante en ce qu'elle invite à l'exploration d'un certain nombre de prolongements ; 2) sa maîtrise du sanskrit et du kannada placent l'auteur en position de force pour traiter un sujet aussi ambitieux. Mes réserves (toutes liées à l'étude consacrée

14 L'auteur rappelle quelques-unes des réactions hostiles que manifestent les élites européenne et indienne à l'égard de la littérature vernaculaire (p. 470).

15 Selon Pollock, les deux textes-clés de la « vernacularisation » européenne sont le *De vulgari eloquentia* et le *Il convivio* (p. 454-455).

à l'Inde) : 1) le présent ouvrage se concentre quasi exclusivement sur l'Inde brahmanique et laisse donc de côté – ou, tout au moins, concède de bien moins d'espace à – toute une partie de la littérature (textes tantriques, épopées, etc.) ; 2) la dimension politique prend le pas sur celle de la religion, alors que les deux sont inextricablement liées ; 3) l'auteur ne met pas assez l'accent sur la corrélation « bien parler = bien agir » ; 4) le mélange de largeur de champ et de superficialité occasionnelle laisse parfois le lecteur plus dubitatif que convaincu.

Je signale, pour terminer, que ce livre a fait l'objet de comptes rendus bien plus approfondis que celui-ci, notamment par Gérard Fussman (*Journal asiatique* 296-1, 2008, p. 163-180) et Herman Tiekens (*Journal of the Economic and Social History of the Orient* 51, 2008, p. 338-383).

Émilie Aussant

Université Paris-Diderot, CNRS, UMR
7597



« Actualité de la philosophie analytique en France », compte-rendu de : **François Récanati**, *Philosophie du langage (et de l'esprit)*, Paris, Gallimard, 2008, coll. Folio essais, 272 p., ISBN 978-2-07-042162-6 et **Bruno Ambroise**, *Qu'est-ce qu'un acte de parole ?*, Paris, Vrin, 2008, coll. Chemins philosophiques, 130 p., ISBN 978-2-7116-2151-4.

La lecture des deux petits livres de poche, rédigés respectivement par François Récanati et Bruno Ambroise, offre la possibilité de faire le point sur la façon dont est présentement divulguée la problématique afférente à la philosophie du langage. Tous deux destinés à un public désireux de s'initier aux questions portant sur la relation que le langage entretient avec le monde extérieur, nos actions et attitudes mentales, ces livres – qui ont en commun leur grande clarté – ne répugnent cependant pas à expliciter des théories parfois complexes ou à analyser dans le détail des points de controverse d'accès difficile.

Ainsi, l'ouvrage de Récanati se présente d'entrée de jeu comme voulant réunifier la philosophie du langage et la philosophie de l'esprit. Pour asseoir sa position, l'auteur gomme